

Année A – 24e dimanche du temps ordinaire, 13 septembre 2026.

Siracide 27,30–28,7 ; Romains 14,7-9 ; Matthieu 18,21-35

« Seigneur, lorsque mon frère commettra des fautes contre moi, combien de fois dois-je lui pardonner ? Jusqu'à sept fois ? »

Pierre pense sans doute aller déjà très loin. Mais Jésus lui répond : « Je ne te dis pas jusqu'à sept fois, mais jusqu'à soixante-dix fois sept fois. »

Il ne s'agit évidemment pas de compter jusqu'à 490 pour déterminer à partir de quand nous pourrions enfin cesser de pardonner ! Jésus nous invite justement à comprendre que le pardon échappe au calcul : il ne se compte pas, il se donne.

C'est précisément ce que montre la parabole. Un serviteur doit à son maître une somme absolument considérable : dix mille talents. Une dette qu'il est incapable de rembourser. Il supplie son maître de lui accorder un délai. Mais le maître fait beaucoup plus que cela : « Saisi de compassion », il lui remet toute sa dette.

Et voilà que ce même serviteur rencontre l'un de ses compagnons qui lui doit une somme infiniment moindre. Pourtant, il lui réclame son dû, refuse de lui faire grâce et le fait jeter en prison.

Toute la force de la parabole tient dans le contraste entre ces deux dettes : d'un côté, une dette si grande qu'elle est impossible à rembourser ; de l'autre, une somme minime, presque insignifiante au regard de la première.

Et pourtant, celui qui vient d'être gracié ne veut rien remettre à son débiteur.

Pourquoi cette parabole nous choque-t-elle autant ? Sans doute parce que Jésus en accentue volontairement les contrastes, jusqu'à l'extrême. Mais si elle nous atteint autant, c'est surtout parce que nous reconnaissons, derrière ce serviteur, une part de nous-mêmes.

Nous sommes souvent capables de tenir avec précision le compte de ce que les autres nous doivent : ce qu'on m'a dit, ce qu'on m'a fait, ce qu'on ne m'a pas donné, cette parole qui m'a blessé, cette injustice que je n'ai toujours pas oubliée. Et il est étonnant de voir comme notre mémoire peut être fidèle lorsqu'il s'agit des offenses que nous avons reçues !

Mais l'Évangile nous invite aujourd'hui à changer de perspective.

Le point de départ n'est pas : « Est-ce que je suis capable de pardonner ? »

Il est plutôt : « Est-ce que je mesure combien, moi-même, j'ai été pardonné ? »

Nous pourrions comprendre cette parabole comme un marchandage avec Dieu : je pardonne aux autres, et Dieu me pardonnera. Je donne pour recevoir. Mais ce n'est pas l'Évangile.

Nous ne pardonnons pas pour acheter le pardon de Dieu. Nous pardonnons parce que nous avons nous-mêmes reçu un pardon qui nous a été donné gratuitement.

La miséricorde de Dieu nous précède toujours. Et c'est pour cela que recevoir le pardon est parfois aussi difficile que pardonner. Car recevoir le pardon de Dieu, c'est accepter d'avoir besoin de lui. C'est reconnaître que nous ne sommes ni aussi justes ni aussi bons que nous le pensons.

C'est accepter de prendre place à la table des pécheurs et reconnaître que nous aussi, nous avons besoin de la miséricorde de Dieu. Et c'est précisément là que Jésus nous attend. Car c'est lorsque nous acceptons d'être nous-mêmes pardonnés que notre cœur peut à son tour devenir miséricordieux.

Pardoner ne veut pas dire que le mal n'a pas existé. Il y a des blessures profondes, des injustices terribles, et certaines situations où le pardon est un chemin long et difficile.

Mais pardonner, c'est refuser que le mal ait le dernier mot. C'est refuser de rester enfermé dans la dette de l'autre. C'est remettre à Dieu ce que nous ne sommes pas capables de porter seuls. Et surtout, c'est ne pas oublier la miséricorde que nous avons nous-mêmes reçue.

Et puisque nous appartenons au Seigneur, comme nous le dit l'Apôtre Paul dans la deuxième lecture, nous ne pouvons pas vivre comme si chacun devait tenir les comptes de ce que l'autre lui doit.

Dans une famille, dans un couple, dans une communauté, dans une paroisse, combien de blessures viennent de ces comptes que nous gardons intérieurement ! Nous sommes parfois de très bons comptables. Mais Dieu ne nous demande pas d'être les trésoriers de la dette des autres. Il nous demande d'être des témoins de sa miséricorde.

Voilà pourquoi Jésus dit à Pierre : « Jusqu'à soixante-dix fois sept fois. » Autrement dit : ne compte plus.

Car l'amour de Dieu ne se compte pas. Son pardon ne se mesure pas. Sa miséricorde ne se mérite pas. Elle se reçoit.

Et celui qui accepte vraiment de la recevoir découvre peu à peu qu'il peut, lui aussi, la transmettre.

Nous pardonnons parce que nous-mêmes, nous avons été pardonnés.

Et la miséricorde est comme le bien : plus on la met en œuvre, plus elle se diffuse.

Alors demandons au Seigneur, non pas de nous rendre capables d'oublier toutes nos blessures, mais de nous donner un cœur qui ne soit pas prisonnier du ressentiment. Un cœur qui se souvient d'abord de la grâce reçue. Un cœur qui puisse dire, simplement :

« Seigneur, puisque tu me fais miséricorde, apprends-moi à faire miséricorde à mon tour. »

Père Jean-François Baudoz